

Ignorances et savoirs dans la reproduction des hiérarchies et des distinctions sociales : quelle question l'anthropologue doit-il se poser ?

Laurent Dousset

▶ **To cite this version:**

Laurent Dousset. Ignorances et savoirs dans la reproduction des hiérarchies et des distinctions sociales : quelle question l'anthropologue doit-il se poser ?. La Lettre de l'InSHS, 2016, 44, pp.27-29. halshs-01399435

HAL Id: halshs-01399435
https://shs.hal.science/halshs-01399435

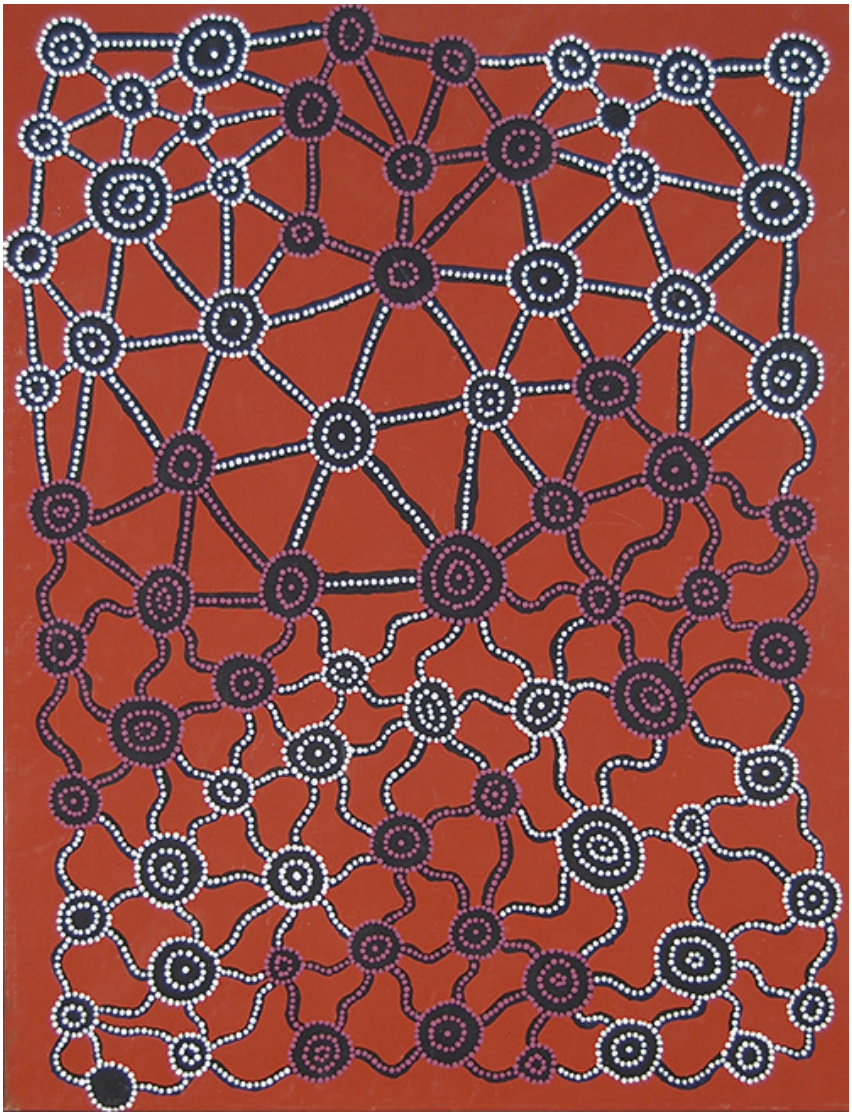
Submitted on 22 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ignorances et savoirs dans la reproduction des hiérarchies et des distinctions sociales : quelle question l'anthropologue doit-il se poser ?

Laurent Dousset est directeur d'études à l'EHESS et membre du Centre de recherche et de documentation sur l'océanie (CREDO, UMR7308, CNRS / EHESS / AMU). Anthropologue, ses travaux portent particulièrement sur les réseaux et les systèmes de parenté, l'organisation sociale et foncière, la construction de la personne, les changements sociaux et l'occidentalisation des pratiques, ainsi que sur les rapports avec l'État, en particulier dans le cadre des revendications culturelles et foncières.



Carte totémique. Peinture d'une femme Ngaatjatjarra, Désert de l'Ouest australien, faisant l'inventaire des sites totémiques de son groupe linguistique © Marrkilyi Giles et Laurent Dousset

L'ignorance peut-elle être un objet de l'anthropologie ? Elle l'est en effet lorsqu'on s'intéresse, à travers ce terme, au phénomène de l'accès inégal à des ensembles de connaissances, qui caractérise tous les groupes humains. Même les sociétés appelées jadis « chasseurs-cueilleurs » ou « chasseurs-collecteurs », perçues comme acéphales[1] et égalitaires, connaissent, pour ne pas dire cultivent, l'inégalité de l'accès aux savoirs. Les groupes aborigènes d'Australie, dont le mode de vie a longtemps été considéré comme un archétype du vivre en société, sans institution politique ostentatoire ni inégalité fondamentale ou systémique, sont probablement et contre toute attente les champions de la culture de l'ignorance. À tel point que savoir et ne pas savoir, ou connaître et ne pas connaître, constitue les critères de la hiérarchisation sociale et de l'accès aux ressources tant matérielles qu'immatérielles.

Si, à l'inverse, l'ignorance n'est pas pensée comme un critère ou un moyen de distinction propre mais est mobilisée dans une volonté de caractériser une société toute entière, poser la question du savoir et de son absence en des termes généraux est méthodologiquement inopportun et scientifiquement peu productif. Nous illustrerons ce second traitement de l'« ignorance » en rappelant une polémique aujourd'hui dépassée mais qui, en son temps, a marqué la pensée anthropologique : le débat devenu célèbre sous le nom de « *virgin birth* ». Ce débat portait sur l'enjeu suivant : les peuples dits « primitifs » avaient-ils connaissance des mécanismes physiologiques de la reproduction humaine, et donc faisaient-ils le lien entre sexualité et paternité, et plus généralement la parenté ? Si cette interrogation avait le mérite de distinguer sexualité et parenté, elle restait pourtant peu explicite sur les processus sociaux qui engendrent et résolvent les ignorances. Nous commencerons d'ailleurs par évoquer cette seconde question, car, en effet, l'erreur qui a conduit des anthropologues pourtant renommés à la poser est la conséquence inévitable d'une incompréhension de la valeur sociale donnée au savoir et, partant, de l'incapacité à concevoir l'ignorance comme un critère socialement légitimé de la distinction.

Ignorer son père, et même sa mère

La controverse dite de la « *virgin birth* » fut provoquée par la publication d'un article[2] de l'anthropologue britannique Edmund Leach en 1967 et occupa de nombreuses pages de la fameuse revue *Man* jusqu'en 1975. Elle portait sur la connaissance et l'ignorance des peuples dits « primitifs » sur les faits biologiques de la paternité. La question en elle-même n'était pas nouvelle. Bachofen, Engels ou encore Morgan l'avaient déjà évoquée dans la seconde moitié du XIXe siècle, lorsqu'ils proposaient et discutaient l'idée du matriarcat comme première forme de société humaine. Ils suggéraient ainsi que les premières sociétés étaient matriarcales parce que le rôle physiologique du père dans la reproduction était incertain. Le dossier fut rouvert en 1967 suite à des « découvertes » plus récentes selon lesquelles certains peuples — les Aborigènes d'Australie et les Trobriandais en Mélanésie en particulier — ne semblaient pas reconnaître la paternité biologique. Ici encore, il ne s'agissait pas véritablement d'une nouveauté. Ashley Montagu avait déjà tenté de lancer

1. Système politique sans chef ou dirigeant désigné.
2. Leach E. 1967, « Virgin birth », in *Proceedings of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, n° 1966 : 39-49.

la discussion au sujet des Aborigènes dans des articles et un ouvrage publiés à partir de 1937[3]. L'auteur y adopta une position inattendue, suggérant que certaines sociétés australiennes allaient jusqu'à ignorer la maternité, réduisant le rôle de la mère à une simple nourrice. Il estimait que les Aborigènes, incapables d'établir le lien entre sexualité et parenté ou parentalité, recherchaient dans le domaine religieux les logiques de la reproduction humaine. Corrélativement, c'est parce que la reproduction humaine était l'œuvre d'acteurs du surnaturel, des esprits et des figures totémiques que la cosmologie tenait, selon lui, une place si centrale dans ces sociétés.

Montagu, comme tant d'autres, fut amené à faire cette proposition suite aux récits produits au sein de nombreuses sociétés australiennes. Selon ces cosmologies, les nombreuses figures mythiques qui peuplaient le monde au temps de sa création, lorsqu'elles façonnaient les paysages et créaient les règles qui allaient plus tard organiser les sociétés humaines, avaient laissé derrière eux de minuscules humanoïdes. Ces derniers, appelées esprit-enfants et installés près de sites considérés sacrés, portent en eux l'essence vitale de la figure mythique dont ils ont été détachés. Ces humanoïdes sont motivés par une obsession seulement : pénétrer une femme et s'y réaliser sous la forme humaine. Les enfants qui naissent, nullement le produit de la rencontre entre une femme et un homme, seraient ainsi une réincarnation totémique, la conséquence de la volonté ancestrale des figures mythiques de se réaliser sous la forme humaine. Être ainsi la réincarnation d'une telle figure mythique se révèle essentiel, car elle procure à l'être humain des droits et des obligations sur chacun des sites géographiques créés par elle aux temps ancestraux.

Comme nous l'avons dit, cette controverse eut le mérite de marquer la distinction nécessaire entre parenté et sexualité, la première étant, si nous en croyons la cosmologie australienne, uniquement la conséquence de conventions socioculturelles. Père et mère ne sont pas des géniteurs, mais seulement des éleveurs. La polémique a surtout ouvert un champ d'investigation encore significatif aujourd'hui : les conceptions culturelles de la paternité, de la maternité et, plus généralement, de la relationalité. L'ethnographie qui a succédé à ces débats a permis de souligner que même dans des domaines aussi fondamentaux que la reproduction humaine, les hiérarchies des valeurs sociales et les strates de savoirs autochtones étaient fondamentales dans l'analyse de la diversité des formes sociales. C'est en effet la négligence de ce dernier point qui avait conduit à poser la question de l'ignorance de la physiologie humaine et de négliger, pour ce qui concerne les Aborigènes d'Australie, des données ethnographiques pourtant de grande importance.

Savoir et pouvoir

Cette ethnographie a montré que, même en Australie, la question qu'il fallait poser n'était pas celle qui interrogeait les Aborigènes sur leur connaissance ou ignorance à propos des fonctions physiologiques (et par extension de tout autre type de savoir), mais celle qui permettait de distinguer les types d'explication selon les contextes et les acteurs. Il s'est avéré que de multiples systèmes de savoirs cohabitent dans ces sociétés. La sexualité n'en constitue qu'une infime partie et n'est en aucun cas le fondement ni l'unique explication de la reproduction humaine.

En effet, les études plus récentes sur la parenté australienne ont montré que les processus afférent à la reproduction humaine sont bien plus complexes que ceux rapportés par les premiers ethnographes. Les nombreuses cultures du Désert de l'Ouest, par exemple, soulignent que les esprit-enfants totémiques ne produisent pas la masse charnelle de l'être humain, ce dernier étant le produit de la sexualité humaine, mais ne font que l'animer en lui procurant le principe vital de la figure totémique dont ils portent les principes. Chaque être humain s'inscrit ainsi simultanément dans une filiation humaine de par sa chaire et mythique de par ce qui l'anime. De plus, la cosmologie ne dit rien sur la nature particulière de l'esprit-enfant qui pénètre une femme pour y animer le fœtus. Elle reste silencieuse sur l'identité de la figure mythique spécifique parmi les dizaines possibles qui est à l'origine de l'être humain en question, alors que cette connaissance est essentielle dans l'attribution des droits et obligations, en l'occurrence fonciers, de chaque enfant. Cette tâche est entièrement léguée aux êtres humains, qui doivent trouver le moyen de s'accorder sur la place totémique — et donc se concerter sur les rôles sociaux et les droits fonciers — que chaque enfant pourra revendiquer.

En interrogeant de manière holistique l'ignorance ou le savoir, Ashley Montagu et bien d'autres avaient sous-estimé l'existence de savoirs structurés et stratifiés dans les sociétés qu'ils étudiaient. Des stratifications aux effets certes multiples, mais dont le plus sensible est la reproduction de hiérarchies et de distinctions sociales. Mettre la sexualité au cœur de la reproduction, disent les « anciens », c'est négliger les ancêtres, oublier qui nous sommes, pourquoi nous agissons ensemble, c'est enfin réduire la société à des relations d'individus, des relations personnelles.

Si le terme « anciens » est ici placé entre guillemets, c'est non seulement parce que les personnes désignées sont certes habituellement d'un âge avancé, mais aussi parce qu'elles se définissent avant tout par le droit à la parole qu'elles ont acquis : elles possèdent le privilège de pouvoir expliquer et transmettre ce qui est et ce qui doit être. Dans de nombreuses langues australiennes, le verbe « parler » et le substantif « parole » sont synonymes de « pouvoir ». Les anciens jouent un rôle central dans l'identification et la détermination de l'ancêtre totémique de chaque enfant, et caractérisent et reproduisent ainsi à la fois les cartographies sociales et territoriales.

Ce pouvoir de la parole, ce pouvoir à la parole et les savoirs qu'elle véhicule ne sont pas accessibles à tous. Ils doivent être acquis. C'est au travers d'un parcours initiatique — qu'il soit chamanique ou qu'il s'agisse d'initiations de jeunes garçons et filles — que les vérités acquises et devenues certaines sont bouleversées à chaque stade, remises à plat, pour faire place à de nouveaux savoirs et à de nouvelles explications. L'initiateur, celui qui sait et qui transmet aux ignorants, est lui-même un élève, subordonné à un autre personnage plus savant, jusqu'au stade ultime où seule la relation directe avec les ancêtres mythiques et les principes de la cosmologie fait référence. Ceux qui savent davantage ou autrement, qui sont moins ignorants ou d'une autre façon, sont ainsi les mêmes qui, en dernière instance, décident et se permettent de parler au nom des autres. Ils déterminent ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Ils décident des droits et des obligations des uns et des autres. Parce qu'ils savent et que les autres sont ignorants, ils placent les plus jeunes dans des filia-

3. Par exemple Ashley-Montagu M. F. 1974, *Coming into being among the Australian Aborigines* (revised and expanded second edition, Routledge & Kegan Paul.

tions totémiques et reproduisent ainsi l'ordre social. Ils ne parlent plus seulement au nom des individus, mais au nom de la communauté et de son histoire. Loin de n'appartenir qu'aux sociétés du passé, ces hiérarchies sociales fondées sur des jeux complexes de la progression du rapport entre savoir et ignorance continuent de nos jours à structurer l'espace politique et social.

Ignorances et incertitudes : vecteurs de socialités

Par ce biais, nous pouvons, à l'image de la sociologie pragmatique, nous intéresser plus généralement aux incertitudes qui émergent des dissonances entre l'anticipé et le vécu, ou celles qui jaillissent lorsqu'il y a rupture dans le quotidien. Elles perturbent la capacité d'anticipation, elles exigent des acteurs une réflexion, une évaluation et une concertation sur les manières de faire et de penser. Elles peuvent être des lieux d'expression et de transformations des valeurs sociales des sociétés qui intéressent tant les anthropologues. Elles conduisent en effet à la verbalisation et même à la théorisation de ce que les individus considèrent être comme les caractéristiques essentielles de leur identité commune et de leur être-ensemble. Elles conduisent de ce fait à l'explicitation et à la hiérarchisation des valeurs sociales. Leurs discussions constituent des moments particulièrement intenses de la vie sociale et sont ainsi des moments privilégiés de l'enquête anthropologique : les disputes, conflits et dispositifs de conciliation[4], les accusations de sorcellerie[5], les rencontres coloniales[6], ou, comme nous l'avons évoqué ci-dessus, les négociations souvent longues de plusieurs années qui permettent de résoudre l'incertitude qui caractérise l'identification de l'ancêtre totémique d'un enfant. Nombre de ces ignorances ou incertitudes doivent être qualifiées de systémiques car inhérentes aux modalités de prises de décisions considérées comme acceptables dans un champ culturel donné, ouvrant la voie à la concertation et faisant par cela émerger des collectifs parallèles et bien plus tangibles que le furent ces seuls corporatismes si centraux jadis pour l'anthropologie que sont les clans ou les lignages.

Les conséquences des polémiques sur l'ignorance de la paternité chez les Australiens comme ailleurs — et du rôle de l'ignorance et de l'incertitude plus généralement dans les sociétés humaines — sont majeures, pour l'étude de la parenté et au-delà. Ces phénomènes ne sont jamais neutres. Ils sont des moyens de stratification et de distinction sociales puissantes qui nous renvoient vers des questions d'organisation politiques et économiques : la gestion des ressources matérielles et immatérielles. Mais elles nous permettent également de repenser le champ de la parenté. Loin d'être limité à la procréation exprimée sur fondement d'un idiome biologique, ou à la généalogie en tant que substrat privilégié de la construction des appartenances, les multiples strates de savoirs et de représentations qui articulent la construction des personnes permettent d'entrevoir simultanément les particularités culturelles et les lieux de possibles comparaisons. La connaissance des mécanismes de la reproduction humaine articulée autour de la sexualité d'une part, ou de l'idée selon laquelle l'humanité s'explique par la filiation totémique de l'autre, ne sont — au contraire de ce que pensaient Ashley-Montagu et bien d'autres — pas contradictoires. Ainsi, l'Aborigène australien n'a aucune difficulté à identifier ses parents comme étant ses véritables géniteurs, tout en insistant sur le fait que la reproduction sexuelle est insuffisante. Il pourra, et ceci en même temps, entamer son récit autobiographique en rappelant que, à ses débuts, il était assis sur un arbre sous la forme d'un enfant-esprit attendant une mère pour y animer ce qu'il allait devenir lui-même plus tard. Loin de se limiter à la seule étude des terminologies, des règles de mariage et des principes de filiation et de descendance, comprendre la parenté, c'est interroger les principes qui, ici et là, construisent les personnes. Ces constructions, nous l'avons vu, n'ont à voir avec la procréation en tant que fait biologique que de manière subalterne.



A Malekula, île du Vanuatu, les dispositifs de conciliation des disputes sont hautement formalisés. Ils incluent des discours qui exposent les raisons antagonistes et expriment les modalités de culpabilité et de résolution, échange de cochons et serrages de mains à l'appui. Par l'élicitation des attentes des uns et des autres, des malentendus et des modalités de résolution des conflits, ils mettent en scène des hiérarchies de valeur et atténuent ainsi les incertitudes provoquées par les conflits. © Laurent Dousset

contact&info
▶ Laurent Dousset,
CREDO
laurent.dousset@pacific-credo.fr

4. Par exemple Berthomé F. 2009, « Démêler, raccommoder. Analyse interactionnelle de quelques dispositifs de conciliation », dans Severi C. & Bonhomme J. (dir.), *Paroles en Actes*, LHerne, p. 139-161.
5. Dousset L. 2016, « La Sorcellerie en Mélanésie : Élicitation de l'inacceptable », dans *L'Homme* n° 218 : 85-115.
6. Dousset L. 2011, *Mythes, missiles et cannibales: Le récit d'un premier contact en Australie*, Société des Océanistes.